



HAL
open science

La dualité de la géographie québécoise

Denise Pumain

► **To cite this version:**

Denise Pumain. La dualité de la géographie québécoise. Bulletin de l'Association de géographes français, 1973, 50 (411-412), pp.667 - 678. 10.3406/bagf.1973.7909 . halshs-01520546

HAL Id: halshs-01520546

<https://shs.hal.science/halshs-01520546>

Submitted on 10 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La dualité de la géographie québécoise

Denise Pumain

Abstract

Abstract. - In an history of the Canadian geographical thought, the province of Quebec has a specific situation as a place where english and french school meet. This duality has for a long time represented the principal character of Quebec geography which is nowadays becoming more and more a north-american matter, under the influence of physical environment, social habits and above all of the proximity of the United States.

Résumé

Résumé. - La Province du Québec occupe une place particulière dans la pensée géographique canadienne, car c'est là qu'interfèrent l'école anglaise et l'école française. Cette dualité a longtemps caractérisé la géographie québécoise. Mais actuellement la tendance nord-américaine l'emporte sous l'influence du cadre physique, des habitudes sociales, et, surtout, de la proximité des Etats-Unis.

Citer ce document / Cite this document :

Pumain Denise. La dualité de la géographie québécoise . In: Bulletin de l'Association de géographes français, N°411-412, 50e année, Novembre-décembre 1973. pp. 667-678;

doi : 10.3406/bagf.1973.7909

http://www.persee.fr/doc/bagf_0004-5322_1973_num_50_411_7909

Document généré le 19/04/2016

Communication de M^{me} D. PUMAIN (*)

La dualité de la géographie québécoise

RÉSUMÉ. - *La Province du Québec occupe une place particulière dans la pensée géographique canadienne, car c'est là qu'interfèrent l'école anglaise et l'école française. Cette dualité a longtemps caractérisé la géographie québécoise. Mais actuellement la tendance nord-américaine l'emporte sous l'influence du cadre physique, des habitudes sociales, et, surtout, de la proximité des Etats-Unis.*

ABSTRACT. - *In an history of the canadian geographical thought, the province of Quebec has a specific situation as a place where english and french school meet. This duality has for a long time represented the principal character of Quebec geography which is nowadays becoming more and more a north-american matter, under the influence of physical environment, social habits and above all of the proximity of the United States.*

Dans une histoire de la géographie au Canada, la province de Québec occupe une place originale : c'est en effet le seul endroit où se soient implantées simultanément, il y a une trentaine d'années, deux écoles de géographie, l'une d'origine française et l'autre d'origine anglaise. Comment ces filiations ont-elles pu caractériser l'évolution de la géographie québécoise ? Les méthodes et les concepts européens se sont-ils adaptés et transformés au contact du milieu nord-américain ? Les influences anglaises et françaises ont-elles interféré, se sont-elles opposées ou combinées, ont-elles résisté à la pression des idées venues des États-Unis ? Ne faut-il pas envisager aujourd'hui un effacement de la dualité franco-anglaise devant une confrontation : celle de l'héritage européen et des conceptions américaines de la géographie ? Dans ces conditions, on peut se demander s'il existe une école québécoise de géographie, et sous quelle forme une éventuelle « synthèse » géographique québécoise a pu se signaler par exemple au congrès de Montréal en 1972.

I. UNE DUALITÉ ORIGINELLE

Sans être totalement inexistantes, les formes d'une pénétration de la géographie au Canada sont rares et relativement limitées avant la deuxième

(*) Assistante à l'Université de Paris I.

guerre mondiale. Les premiers travaux sont des récits de voyage ou d'exploration, essentiellement descriptifs ou parfois très spécialisés comme ceux des arpenteurs et des géologues. Dans l'enseignement primaire et secondaire, la géographie est remplacée dès le début du *xx*^e siècle dans les provinces anglophones par les « social studies », d'inspiration américaine et qui laissent peu de place aux connaissances territoriales. Dans le premier tiers du *xx*^e siècle l'évolution de la géographie, quoique en retard, semble suivre des modalités proches de celles des États-Unis, la géographie physique étant pratiquée par les géologues, par exemple en Colombie britannique, tandis que des historiens comme L. Burpee ou des économistes comme H.A. Innis en Ontario abordent certaines questions de géographie humaine.

Dans la province de Québec, la présence d'une majorité de Canadiens français face à la minorité anglaise explique que la géographie ait pris dès ses premières manifestations une double apparence, et cela avant même d'être constituée en tant que discipline : on pourrait opposer ainsi les deux modèles d'organisation de l'espace que les arpenteurs ont inscrits dans le paysage québécois depuis le début de la colonisation, seigneuries et peuplement par le rang pour les « habitants » francophones et découpage en townships pour les Loyalistes et Canadiens anglais des Cantons de l'Est.

Plus directement ce sont bien deux types de géographie qui se trouvèrent juxtaposés dans l'enseignement primaire et secondaire dès le *xix*^e siècle, les écoles françaises et anglaises étant séparées et utilisant surtout des manuels européens, français d'une part, anglais ou parfois américains d'autre part.

Lors de sa création à Québec en 1877, la première société de géographie québécoise qui regroupe toute l'élite intellectuelle de la capitale provinciale semble réunir Canadiens français et anglais autour des mêmes préoccupations pratiques d'exploration et de mise en valeur des ressources économiques du pays. Mais l'on voit se dessiner dès la fin du siècle une divergence entre les Anglais qu'intéressent surtout les affaires - et qui d'ailleurs quitteront bientôt Québec et ses difficultés économiques pour Montréal en plein essor - et les Canadiens français plus « nationalistes ». Ces derniers, avec C. Baillairgé, E. Rouillard et E. Miller encouragent la colonisation du Nord de la province de Québec qui ouvrait de nouvelles terres à l'agriculture et devait ainsi remédier à l'émigration massive des Canadiens français vers les États-Unis.

En dépit de quelques cours de géographie économique donnés à l'école des Hautes Etudes Commerciales de Montréal dès 1910 par H. Laureys et d'un enseignement de géographie « littéraire » dispensé à la faculté des Sciences Sociales dans les années 30 par Y. Tessier-Lavigne, la géographie universitaire est en retard au Québec comme dans le reste du Canada. Des facteurs communs peuvent l'expliquer : la qualité médiocre d'un enseignement secondaire dispensé par des non-géographes, la prépondérance de l'histoire - cependant si courte - dans ce pays très conscient de ses origines, l'attribution précoce à des spécialistes : arpenteurs, géologues, forestiers, agronomes... des travaux qui auraient pu revenir à des géographes, alors que les enquêtes et les données nécessaires à une réflexion géographique

n'étaient pas toujours élaborées. Il semble d'ailleurs que dans ce pays neuf l'étude des formes d'organisation d'espaces déjà aménagés ait suscité moins d'intérêt que des recherches susceptibles d'applications pratiques - la différenciation relativement faible des milieux géographiques et la brièveté de l'histoire des relations homme-milieu pouvant être d'autres aspects de ce manque de stimulation de la recherche géographique. Il faut ajouter pour la province de Québec l'orientation de la recherche historique vers des explications plus spiritualistes que territoriales, et aussi l'accaparement de l'Université par la médecine et le droit - activités « professionnelles » nobles et non suspectes de mercantilisme pour cette société très catholique.

Aussi est-ce bien l'arrivée de géographes étrangers qui, au Québec comme dans le reste du Canada, permettra le démarrage d'une géographie canadienne.

Si en Ontario c'est l'Anglo-Australien G. Taylor qui fonde le premier département de géographie en 1935, au Québec l'impulsion est venue des Français. Dès 1926-27 les cours de J. Bruhnes à l'école des Hautes Etudes Commerciales de Montréal, puis à partir de 1933 à Montréal également les conférences de R. Blanchard venu via Harvard étudier la province de Québec de 1929 à 1939, avaient formé des disciples enthousiastes : B. Brouillette puis P. Dagenais furent ainsi les pionniers d'une géographie moderne au Québec. Mais les départements ne furent fondés qu'après la guerre, dans un milieu sensibilisé à la géographie par les questions internationales, et d'emblée reparait la dualité anglo-française : en 1945 l'Anglais G.H.T. Kimble installe un département de géographie à l'Université McGill de Montréal. En 1947 P. Dagenais fonde l'Institut de Géographie à l'Université de Montréal - à l'instigation de R. Blanchard - tandis que P. Deffontaines est appelé en 1948 comme premier professeur de l'Institut d'Histoire et de Géographie de l'Université Laval à Québec.

Les rapports étroits qui s'établirent entre les écoles fondatrices et les filiales québécoises eurent une influence considérable et prolongée sur le développement de la géographie, à McGill comme dans les universités francophones.

La première génération d'étudiants, ayant tout à apprendre en géographie, fut marquée durablement par un enseignement calqué sur celui de l'Europe, utilisant les mêmes programmes, les mêmes manuels et délivrant les mêmes diplômes. La personnalité des fondateurs, géographes déjà confirmés dans leur pays d'origine, la puissance du modèle didactique et scientifique qu'ils apportaient, la nécessité de faire appel à d'autres professeurs européens pour assurer le fonctionnement des départements expliquent que ceux-ci soient apparus dans les débuts de leur histoire comme de simples prolongements de la géographie européenne. Mais les modalités d'entretien de cette influence ont été très différentes : à Laval comme à Montréal, quelques professeurs canadiens formaient l'encadrement permanent tandis que s'installait entre la France et le Québec une véritable noria de professeurs invités, « pianistes de concert » (M. Bélanger) assurant d'abord une partie de l'enseignement de base puis ensuite une introduction à des branches plus spécialisées, mais ne demeurant pas dans la province plus de quelques semaines ou de quelques mois et ne pouvant donc y diriger

des recherches. Aussi envoyait-on les étudiants préparer leur doctorat dans les universités françaises avant qu'ils ne reviennent enseigner à leur tour au Québec. Recherche et enseignement ont été ainsi soumis de façon cumulative et exclusive à l'influence française - limitée même au début aux seules écoles de Grenoble et de Paris. Bien qu'une diversification ait été amorcée, à la suite de dénonciations de ce « colonialisme » et d'une phase de repliement québécois, des professeurs français sont encore invités aujourd'hui au Québec, des Français sont nommés comme professeurs permanents, les deux tiers des enseignants de géographie canadiens français viennent préparer leur doctorat en France, et cela non seulement dans les universités où cette influence est traditionnelle mais aussi dans la nouvelle Université du Québec à Montréal, fondée en 1969.

A l'Université McGill, l'influence anglaise fut tout aussi considérable avec un système différent : l'encadrement est assuré en majorité par des professeurs anglais, installés pour plusieurs années au Québec et pouvant donc suivre de près les recherches locales. Parmi tous les enseignants ayant exercé au département de géographie, même parmi ceux nommés récemment, plus de la moitié sont des Anglais tandis qu'un sixième seulement est d'origine canadienne. Aucun Canadien n'a été directeur, et les anciens étudiants canadiens de McGill se retrouvent comme professeurs dans les autres universités du Canada, en Ontario particulièrement, ou comme employés du gouvernement fédéral à Ottawa.

Il semble que la prépondérance britannique ait été d'autant plus facilement acceptée que beaucoup des étudiants eux-mêmes sont Anglais ou étrangers (du Commonwealth surtout), qu'il n'y a pas eu de longue éclipse dans les relations culturelles entre le Canada et l'Angleterre, et que peut-être la population anglophone du Québec constitue de toutes façons une communauté trop réduite pour assurer à elle seule le développement d'une université telle que McGill. D'ailleurs ce monopole anglais s'accompagne d'une large ouverture à la géographie mondiale, tant par l'invitation de nombreux professeurs ou conférenciers de tous pays que par le rayonnement du département qui, par le canal de son école d'été a débordé sur le Nord-Est des Etats-Unis et même chez les francophones du Québec, puis par sa réputation pour la préparation des Ph D s'est étendu à l'ensemble du Canada anglais.

La persistance et la dualité des influences subies par la géographie québécoise se retrouvent dans la comparaison des programmes d'enseignement universitaire. Ainsi à la conception unitaire de la géographie dans les universités francophones, où l'on refuse une spécialisation avant la maîtrise, s'oppose à McGill une certaine séparation entre géographie physique et humaine, la première relevant de la Faculté des Sciences et la seconde de la Faculté des Arts, au sein du même département. McGill entend toutefois préserver l'héritage d'une géographie anglaise complète - face à la géographie américaine qui est plutôt une science sociale - et offre donc à la formation des étudiants une répartition équilibrée entre géographie physique, humaine et régionale, très proche de celle donnée par les universités francophones. L'importance de la climatologie à McGill reste cependant liée à la personnalité des premiers directeurs, G. Kimble et F. K. Hare,

tous deux spécialistes. Mais ce sont les thèmes développés en géographie humaine qui mettent le mieux en évidence la marque des écoles fondatrices : géographie sociale et économique, adaptation des hommes aux conditions physiques, conservation des ressources naturelles, utilisation du sol, géographie historique chez les Anglo-Saxons et genre de vie, habitat rural et urbain, structures agraires, géographie de la population chez les Canadiens français.

L'observation des sujets de thèse montre à peu près les mêmes contrastes, avec toutefois une spécialisation plus marquée de McGill dans la géographie physique (géomorphologie et climatologie) et une dispersion un peu plus grande des terrains choisis, alors que les universités francophones se consacrent exclusivement à l'étude du Québec.

Mais en dehors de ces manifestations visibles des influences extérieures sur la géographie québécoise, l'ampleur de leurs conséquences, très différente pour chacune des deux communautés linguistiques, ne saurait être comprise sans se référer aux problèmes spécifiques de la province de Québec.

Ainsi chez les Canadiens anglais, l'influence anglaise n'a pas été considérée comme une ingérence étrangère, et dans la mesure où les professeurs anglais résident au Canada, y effectuent des recherches, participent aux institutions locales, leur venue n'est pas ressentie comme une menace mais au contraire comme une garantie de l'identité canadienne, maintenue en Amérique par l'étroitesse des liens conservés avec l'Angleterre.

Au contraire les géographes canadiens français, d'abord soucieux d'assimiler la géographie française considérée comme un modèle, désireux d'en être les « fidèles disciples », et après avoir accueilli l'apport français comme une aide indispensable au démarrage de leur géographie en sont venus, sans le renier tout à fait, à en contester l'utilité. Ont été ainsi dénoncés le colonialisme des Français occupant les postes alors que des diplômés canadiens étaient au chômage, l'attitude mandarinale de professeurs français parfois peu au fait de la situation locale et ne parvenant pas toujours à transposer leur enseignement pour l'illustrer d'exemples locaux et répondre aux préoccupations québécoises. Une certaine défiance est apparue à l'égard de l'orientation culturelle et de la forme littéraire de la géographie française. On a aussi reproché aux Français d'avoir importé de toutes pièces et plaqué sur le Québec un modèle de recherche inadapté : ainsi R. Blanchard serait passé à côté de la réalité québécoise en découpant la province en régions sans existence réelle, en ne partant pas d'une problématique locale. Faut-il également le rendre responsable du manque de réflexion méthodologique dans les recherches québécoises ultérieures, et par exemple de la longue stagnation des études régionales ou des monographies urbaines reprenant le même « plan marmoréen » (F. Grenier) ? La remise en question, d'ailleurs tardive, s'est produite à des degrés divers selon les géographes, sans qu'une position dominante se cristallise autour d'un leader, ce qui aurait peut-être permis de réorienter la géographie canadienne française. Celle-ci n'est donc plus tout à fait un prolongement de l'école française mais pas non plus une nouvelle école guidée par une même pensée géographique.

Les opposants les plus virulents à l'emprise française se sentent à l'heure actuelle encore colonisés culturellement et bloqués par la France jusque dans leur possibilité d'innover. En géographie le problème se pose particulièrement au niveau de l'utilisation des concepts et de l'élaboration du vocabulaire. Ainsi, bien des termes géographiques, même définis scientifiquement en France, restent en fait chargés de connotations, inséparables du milieu dans lequel ils ont été élaborés, et qui ne se retrouvent pas toujours dans la réalité nord-américaine. Les tentatives pour remédier à cette « inadaptation du sens original des mots » (L. E. Hamelin) obligent souvent les Québécois à choisir entre la traduction plus ou moins bâtarde et aliénante du terme américain et un néologisme qui risque de n'être compris et utilisé que dans le Québec. Le problème est bien celui d'une minorité linguistique qui ne peut imposer sa propre sémantique au reste de la francophonie et se trouve donc contrainte d'observer et de décrire la réalité à travers un prisme plus ou moins américain et plus ou moins français.

Naturellement ce problème linguistique n'existe guère pour les Canadiens anglais qui peuvent disposer sans traduction de concepts adaptés au milieu nord-américain et reçus dans une vaste communauté scientifique, qu'ils aient été élaborés aux Etats-Unis ou au Canada. Leur relative insouciance pour ces questions, hormis la préoccupation de résister à l'assimilation complète par les Américains, s'oppose au sentiment d'insécurité des Canadiens français, menacés sur deux fronts et pour lesquels l'héritage français est un recours insuffisant, peut-être dangereux, face à l'Amérique d'expression anglaise.

II. LES DEUX SOLITUDES

C'est peut-être cette divergence d'attitude à l'égard des influences anglaise et française qui, jointe au climat politique de la province, explique que les géographes du Québec formés à ces deux écoles n'aient que peu communiqué et n'aient pas cherché à rapprocher les deux courants de pensée. Et cela malgré de fréquents appels de part et d'autre à la nécessité d'une synthèse : les géographes québécois auraient pour mission de valoriser la position de la province, à la rencontre de « deux mondes géographiques », « pont entre le monde latin et le monde anglo-saxon », « carrefour privilégié ». Qu'en est-il en réalité ?

Les échanges entre McGill et les universités francophones ont été très limités : quelques professeurs anglais sont allés enseigner à l'Université de Montréal et à Laval, rarement à temps plein, tandis que quelques étudiants allèrent autrefois de McGill à Montréal pour soutenir leur Ph D, aujourd'hui prennent le chemin inverse pour des maîtrises spécialisées.

Les échanges de nature livresque, sans doute les plus importants, sont aussi les plus difficiles à saisir, et ceux où l'on enregistre les plus grandes variations individuelles. Il faut retenir, cité comme assez rare, le cas de M. Hamelin qui transmet aux anglophones les travaux des géomorphologues français. Les entreprises communes se sont limitées à la publication en collaboration de quelques grands ouvrages sur la géographie du Canada, assez peu concernant la recherche proprement dite : la pénétration du thème

de l'utilisation du sol chez les Canadiens français s'explique par leur participation à l'inventaire canadien des terres plus que par une collaboration scientifique avec leurs collègues anglais.

Les occasions de rencontre ont cependant été assez fréquentes : on retrouve ainsi des Canadiens anglais et français à la Société de Géographie de Montréal, créée en 1939, dans les conseils de rédaction des revues canadiennes, à la Direction de la Géographie (organisme fédéral de recherche qui a fonctionné de 1947 à 1967). Les lieux privilégiés de rencontre auraient pu précisément être les organisations de niveau fédéral, services ministériels d'Ottawa employant des géographes ou Association des Géographes canadiens fondée en 1951. Or si les Canadiens français furent assez souvent consultés dans les années qui suivirent la deuxième guerre mondiale - B. Brouillette, P. Camu, P. Dagenais furent les pionniers de cette participation, en particulier pour la réfection de l'Atlas du Canada - leur groupe fut bientôt minoritaire au fur et à mesure que la géographie progressait dans les autres provinces, et devint même sous-représenté, si l'on compare par exemple leur audience à celle des géographes de McGill.

L'impossibilité pour les Canadiens français d'obtenir une réelle pratique du bilinguisme incita certains à se retirer avec éclat en 1962 de l'Association des Géographes canadiens pour fonder l'Association des Géographes du Québec, devenue depuis Association des Géographes de l'Amérique française.

Ainsi la règle des rapports entre géographes francophones et anglophones du Québec est-elle parfois celle de la concurrence. Celle-ci s'exprima un temps dans une tendance à l'égalisation des programmes des universités pour couvrir toute la géographie, abandonnée aujourd'hui au profit d'une certaine spécialisation. Les Canadiens français se sont efforcés d'affirmer leur présence dans les cantons de l'Est où ils ont créé le département de géographie à Sherbrooke, non loin de celui de l'Université Bishop de Lennoxville, ou encore à l'Université d'Ottawa.

Mais, plus souvent que cette compétition, prévaut un climat d'ignorance réciproque, voire même de conflit. Depuis la prise de conscience de la domination économique et sociale par les Anglo-Saxons et le développement d'un courant d'idées anti-anglais dans le Québec, les géographes canadiens français reprochent aux Anglais de ne pas lire leur production, de ne pas s'intéresser au milieu québécois qu'ils « colonisent », d'accaparer les postes dans les instances fédérales. On peut noter par exemple au congrès de Montréal la prépondérance des anglophones dans les divers comités d'organisation (54 contre 14 francophones), alors qu'aucun « convocateur » des treize sections n'était un Canadien français. Certains reprochent à l'Université McGill sa richesse - celle-ci compte en effet aujourd'hui une demi-douzaine de laboratoires de géographie répartis sous toutes les latitudes, contre deux seulement chez les Canadiens français. Cette richesse est en grande partie dépensée au profit d'une communauté étrangère au Québec, les étudiants regagnant leur pays d'origine une fois leurs études terminées.

La controverse se poursuit parfois sur le plan scientifique : ainsi la toponymie, domaine réservé très étudié par les Canadiens français, alimente

parfois leur polémique avec les Anglo-Saxons, par exemple à propos de l'appellation de la grande péninsule orientale du Canada, Nouveau-Québec pour les uns, Labrador-Ungava pour les autres, ou bien lors de la création de toponymes nouveaux.

Quant aux Canadiens anglais, ils se sentent menacés dans leur présence au Québec par les mouvements indépendantistes dans lesquels certains géographes canadiens français sont très engagés, ils reprochent à leurs collègues francophones leur refus d'une participation et tiennent parfois les travaux de ceux-ci en piètre estime.

D'une façon générale, l'état des relations entre les géographies anglaise et française dépend non seulement de la conjoncture politique québécoise, mais aussi des convictions de chacun, les situations pouvant s'échelonner de la volonté de collaboration à l'ignorance réciproque. Il semble que le conflit soit plus sensible à Montréal où s'affrontent directement la pression anglo-saxonne et les indépendantistes, qu'à Québec où la crainte d'un isolement du groupe des géographes canadiens français est davantage ressentie.

Donc si les influences des écoles anglaises et françaises qui ont fondé la géographie au Québec restent encore très sensibles, une éventuelle synthèse entre ces deux apports ne semble guère avoir été réalisée. Mais c'est un peu artificiellement que l'on a isolé cette dualité anglo-française parmi les caractères de la géographie québécoise : en effet un géographe français ne peut manquer d'être frappé en même temps par ses aspects « américains ». Les uns sont à attribuer à la civilisation nord-américaine, d'autres à l'influence directe des Etats-Unis et d'autres relèvent du milieu géographique proprement dit. Ces adaptations et modifications des traditions européennes de la géographie ont d'ailleurs été tantôt inconscientes et progressives, tantôt délibérément voulues.

III. LE QUÉBEC, C'EST AUSSI L'AMÉRIQUE

Une préoccupation typiquement américaine d'utilitarisme et d'efficacité s'est manifestée très tôt dans la préférence des étudiants pour des formations courtes, très pratiques, débouchant sur des activités professionnelles. Un corollaire de cette attitude est le caractère fragmentaire et limité des recherches : peu de grands ouvrages de synthèse ont été publiés au Québec. Les géographes se laissent absorber par de multiples petits travaux, des articles pour les journaux, des consultations diverses. Ils ont participé à de nombreuses entreprises gouvernementales : atlas nationaux et provinciaux, inventaire des richesses naturelles, cartes des sols, cartes de répartition de la population, rapports préalables à l'aménagement du territoire. En dehors de leurs activités universitaires, les géographes québécois semblent donc plus engagés dans la société que les géographes européens et pratiquer davantage la géographie appliquée. D'ailleurs, la plupart de ces recherches reçoivent un financement, non seulement des organismes provinciaux ou fédéraux mais aussi du gouvernement américain et de compagnies privées, qui emploient de plus un certain nombre de géographes à plein temps.

L'américanisation de la recherche, facilitée par ces conditions matérielles,

a été renforcée par l'impossibilité de transposer certains thèmes européens dans le milieu canadien. Par exemple, l'étude du paysage rural cependant introduite par P. Deffontaines n'a que peu suscité l'intérêt, étant donné l'homogénéité du système de peuplement québécois, l'inadaptation des catégories européennes de groupement, dispersion, openfield, bocage, plan de ferme..., et l'absence d'hypothèses à vérifier sur l'origine du peuplement et les différences ethniques - ici bien connues - ou les contraintes du milieu - délibérément ignorées par les arpenteurs. L'abandon progressif des études régionales pourrait être un autre témoignage de l'insuffisance de la problématique suscitée par la faible différenciation du milieu. Il est symptomatique à cet égard que ce soient les impératifs d'une planification, destinée à remédier à la disparité des niveaux de vie entre régions « centrales » et « périphériques » du Québec, qui aient redonné quelque vigueur aux études régionales, dans une perspective d'aménagement du territoire.

Le souci d'une adaptation de la géographie au milieu a dominé l'œuvre de certains universitaires et c'est peut-être là que l'apport de la géographie québécoise est le plus original. Dans cet esprit M. Hamelin avait entrepris dès 1955 la réorganisation des études à l'université Laval, dissociant la géographie de l'histoire, introduisant des cours adaptés au Canada. D'une façon générale on a remplacé le commentaire de cartes, pauvres en information et très homogènes, par celui des photographies aériennes. L'université du Québec a été fondée en 1969, sur des bases résolument adaptées à la réalité québécoise contemporaine : « pour favoriser l'intégration de la géographie dans le milieu socio-économique québécois » on a créé une maîtrise en géographie appliquée. L'enseignement doit réserver une place privilégiée aux méthodes quantitatives et à l'expression graphique, aux techniques de communication et à l'audio-visuel, des stages pratiques sont prévus pour les étudiants.

Au niveau de la recherche, les Canadiens ont dû s'adapter à la dimension de leur territoire en utilisant des techniques permettant de traiter une information élémentaire sur de vastes surfaces. La faiblesse des densités a donné lieu à d'intéressantes tentatives de précision de la notion d'écoumène et d'étude des potentialités de mise en valeur du Nord. Les géographes de McGill ont entrepris de valoriser leur position septentrionale en Amérique en développant une spécialisation dans la géomorphologie « froide » et l'étude des régions nordiques sans équivalent dans le reste du Canada. La Revue de Géographie de Montréal a choisi depuis 1970 le froid et la ville comme thèmes exclusifs de ses articles pour se faire l'expression de la situation originale du Québec.

Plus encore que les incitations du milieu, c'est la pénétration des idées américaines qui est responsable des transformations les plus importantes. Elles furent d'abord introduites par le canal des sciences sociales : des sociologues formés à l'école de Chicago ont ainsi contribué au renouvellement de la problématique et de certains concepts utilisés par les géographes québécois et concernant les transformations récentes du milieu rural et les structures urbaines.

Les idées émises aux Etats-Unis se sont propagées rapidement, surtout par la diffusion des ouvrages, appréciés pour leur qualité et leur bas prix.

Cette influence livresque se mesure difficilement mais n'en apparaît pas moins en progression dans les comptes rendus d'ouvrages des revues canadiennes ou sur les rayons des bibliothèques. Ce sont d'abord les Canadiens anglais qui reçoivent les idées américaines, la transmission chez les Canadiens français s'effectuant plus lentement. Ainsi la « géographie quantitative » a d'abord été introduite à McGill par L. King en 1961, en géographie urbaine où la tradition britannique n'était pas très assurée. Alors que la « nouvelle géographie » connaissait en Ontario des développements importants, ce n'est qu'à partir de 1969 qu'elle est apparue dans les programmes des universités francophones. La pénétration s'est accélérée subitement depuis deux ans : les deux principales revues québécoises, les Cahiers de Géographie de Québec et la Revue de Géographie de Montréal, qui n'y avaient fait que quelques allusions jusqu'en 1971, consacrent depuis cette date la moitié ou le tiers de leurs articles à des réflexions théoriques, des exemples d'utilisation de l'ordinateur ou des travaux mettant en œuvre des techniques statistiques poussées.

Rien ne permet de dire cependant si cette « américanisation » partielle de la géographie québécoise tend à rétablir « l'équilibre entre diverses suggestions étrangères et les contingences du milieu » dont parlait L.-E. Hamelin, en d'autres termes, si cette géographie est sur le chemin de la synthèse. Le congrès réuni à Montréal en 1972, où la communauté francophone a semblé bien peu représentée en face d'une géographie anglosaxonne écrasante par le nombre des participants, des organisateurs, des communications, marque peut-être une charnière dans l'évolution de la géographie québécoise. Les Canadiens français sont amenés à choisir entre le repliement sur leur province, l'identification à ce territoire, et une participation à la géographie américaine qui en utilise les moyens de recherche et d'expressions, tandis que les Canadiens anglais semblent bien proches d'une assimilation, en géographie humaine surtout.

La diversité des attitudes à l'égard des héritages européens et de la géographie américaine, la dualité franco-anglaise, l'absence de véritable leader d'une pensée géographique ne permettent pas de considérer que le groupe des géographes du Québec forme une école de géographie. L'étude de cet ensemble de géographes à l'échelle d'une communauté territoriale a cependant permis de montrer l'importance méthodologique, pour une histoire de la géographie, de la prise en compte des origines et des filiations, du poids des individus, des conditions du milieu physique, mais aussi et surtout du cadre humain, social, intellectuel et politique dans lequel s'effectue l'évolution de la géographie.

BIBLIOGRAPHIE INDICATIVE

- DAGENAIS P. (1953) : Caractères de l'activité géographique au Canada. *Revue Canadienne de Géographie*, vol. VII, pp. 3-24.
- GRENIER F. (1961) : La géographie au Canada français. *Cahiers de l'Académie canadienne française*, n° 6, pp. 121-131.
- HAMELIN L.E. (1960) : Bibliographie annotée concernant la pénétration de la géographie dans le Québec. 1. Manuels, *Cahiers de Géographie de Québec*, n° 8, pp. 345-359. 2. Notes et documents, Université Laval, n° 8, 60 p.
- HAMELIN L.E. (1963) : Petite histoire de la géographie dans le Québec et à l'Université Laval. *Cahiers de Géographie de Québec*, n° 13.
- HAMELIN L.E., HARVEY J. (1971) : Bio-Bibliographies. Québec, Association des Géographes de l'Amérique française, 171 p.
- MORISSONNEAU C. (1971) : La société de géographie de Québec, 1877-1970. Québec, Presses de l'Université Laval, 1971, 264 p.
- ROBINSON J.L. (1967) : Growth and trends in geography in canadian universities. *Canadian Geographer*, XI, 4, pp. 216-229.
- WATSON J.W. (1968) : Canada's geography and geographies of Canada. *The canadian cartographer*, 5 (1), pp. 25-36.

DISCUSSION

M. BROUILLETTE évoque ses efforts pour introduire la Géographie dans l'Enseignement au Canada, autrefois. Il considérait qu'une géographie du milieu est une bonne base pour la géographie économique.

M. CLAVAL insiste sur les recherches géographiques non universitaires, et il rappelle que le pragmatisme québécois remonte au XIX^e siècle.

Communication D. Pumain. - Lieu d'obtention du Ph D des enseignants canadiens dans les quatre universités francophones du Québec : trois générations de géographes

| Epoques | Montréal | Laval | Grenoble | Paris | Strasbourg | Autre en France | McGill | U.S.A. | Autre |
|--------------------------------------------------|---------------------------------------------------------------------|--------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------|------------------------------------------------|-----------------------------|
| Nés avant 1910 Ph D obtenu avant 1940 | | | <i>P. Dagenais</i> (38) | <i>B. Brouillette</i> (31) | | | | | |
| Nés avant 1930 Ph D obtenu entre 1950 et 1960 | <i>P. Camu</i> (51) N. Falaise (54) <i>L. Beauregard</i> (57) | B. Robitaille (59) | <i>L.E. Hamelin</i> (51) J.M. Roy (51) <i>J.J. Boisvert</i> (54) <i>M. Bélanger</i> (58) | M. Brochu (53) | | | | | |
| Nés après 1930 Ph D obtenu après 1960 | | P. Clibbon (68) | | L. Lemay (67) J.C. Dionne (70) C. Tremblay (71) | G. Ritchot (64) M.A. Boude- weel (68) P. Gangloff (70) J.V. Frenette (70) L.M. Bouchard (71) | G. Boileau (Bordeaux) P.Y. Pépin (Rennes 62) R. Pelletier (Bord. 68) S.B. Lavoie (Lyon 69) J. Desy (Aix 70) | R. Paquette (68) P. Foggin (70) | J. Cermakian (67) P.Y. Ville-neuve (71) | P.Y. Denis (Argentine) (67) |

en italiques : a suivi l'enseignement de R. Blanchard
en gras : a suivi l'enseignement de P. Deffontaines

Source : Répertoire de la géographie canadienne
Ottawa 1972